

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

43 | 2009

Hommage à Jacques Ozouf

Jacques Ozouf, *Nous, les maîtres d'école*

Une histoire expérimentale de la France contemporaine

André Burguière



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3496>

DOI : 10.4000/ccrh.3496

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2009

Pagination : 19-34

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

André Burguière, « Jacques Ozouf, *Nous, les maîtres d'école* », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 43 | 2009, mis en ligne le 17 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3496> ; DOI : 10.4000/ccrh.3496

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Jacques Ozouf, Nous, les maîtres d'école

Une histoire expérimentale de la France contemporaine

André Burguière

- 1 Jacques Ozouf a été pour moi un ami avant de devenir un collègue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS). Je l'ai connu par l'intermédiaire de François Furet avec lequel je m'étais lié en militant dans le même parti à la fin de la guerre d'Algérie. Je ne serai jamais assez reconnaissant à François Furet de m'avoir introduit dans un réseau générationnel d'historiens qui avaient en commun d'avoir été dirigés sinon formés dans leur itinéraire universitaire par Ernest Labrousse et d'avoir fait un bout de chemin avec le parti communiste. J'ai retrouvé chez Maurice Agulhon, Jean Bouvier, Solange et Pierre Deyon, Annie Kriegel, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean Nicolas, Mona et Jacques Ozouf, Michèle et Jean-Claude Perrot, Denis Richet, entre autres, la générosité intellectuelle qui m'avait plu chez Furet et l'absence de vanité mandarinale qui me changeait avec le style professoral des maîtres dont je suivais les cours en Sorbonne.
- 2 Mon attirance pour cette génération d'historiens plus âgés que moi d'une dizaine d'années est peut-être un héritage de l'enfance. Mes souvenirs lointains mais précis de la Libération de Paris m'ont inoculé une admiration spontanée et incurable pour ces aînés qui avaient été des militants sinon tous des résistants. De leurs engagements idéologiques passés ils avaient gardé un goût extrême pour le débat d'idées qui les empêchait de trop s'abandonner à la passion du pouvoir et des honneurs universitaires. S'étant finalement résolu à considérer qu'il ne suffit pas de vouloir transformer le monde mais qu'il faut d'abord essayer de le comprendre mieux, ils ont déployé dans leur approche du passé une imagination méthodologique dont j'appréciais l'audace et l'exigence.
- 3 Mon admiration n'était pas sans fondements objectifs. Ces historiens ne s'étaient pas encore tous imposés par leur œuvre publiée. Mais si l'on évalue leur apport intellectuel, avec le recul nécessaire, à la fécondité et à l'originalité de leurs travaux, ils apparaissent aujourd'hui comme l'une des générations les plus inspirées de l'école historique française ; à l'égal de la génération romantique des années 1820, avec Guizot, Augustin

Thierry, Michelet, Quinet et d'autres ou de la génération suivante avec Tocqueville, Renan, Taine, Fustel de Coulanges, etc. Un trait toutefois me frappait en eux que je mettais sur le compte de leurs engagements de jeunesse : un ton péremptoire, une certitude d'avoir raison qui pouvait agacer leurs aînés sinon leurs cadets. Un seul dans ce groupe me semblait échapper à ce défaut générationnel par le sens de l'humour et le discret scepticisme qu'il savait mettre dans ses propos. C'était Jacques Ozouf.

- 4 J'étais frappé par l'élégance de ses remarques, par l'écoute chaleureuse avec laquelle il accueillait toutes les objections, par sa connaissance érudite de l'histoire sociale et de la géographie électorale de la France du XX^e siècle ainsi que par l'aisance avec laquelle il savait tirer des données chiffrées un point de vue d'une grande finesse sur les mentalités politiques des Français. Quand il a publié *Nous les maîtres d'école*¹, j'ai retrouvé avec plaisir dans le livre les traits de caractère qui le distinguaient souvent dans cette génération d'historiens. J'étais séduit par l'habileté et le tact avec lesquels il avait su mettre en valeur les témoignages qu'il avait suscités chez les instituteurs et institutrices entrés dans la carrière au début du XX^e siècle. Les extraits de leurs réponses, soulignés par des commentaires denses et brefs pour laisser agir la force émotionnelle du témoignage, faisaient remarquablement ressortir par leur agencement la problématique de la recherche et les thèmes de son questionnaire. Le livre avait la saveur de la mémoire retrouvée. Le plaisir qu'il procurait au lecteur et l'éclairage nouveau qu'il projetait sur les hussards noirs de la République, longtemps ensevelis sous les éloges sucrés des manuels d'histoire, faisaient oublier le dispositif méthodologique complexe qui était à la base de cette enquête.
- 5 Relu à plus de trente-cinq ans de distance, le livre conserve le même charme. Mais son originalité méthodologique qui pouvait se dissimuler sur le moment sous l'aisance de l'écriture, s'impose plus nettement. À la différence de bien des historiens de sa génération, même parmi ceux qui lui étaient proches, Jacques Ozouf ne portait pas ses préoccupations méthodologiques en bandoulière. Il ne me déplait pas de le forcer, pour lui rendre hommage, à dévoiler ses batteries plus qu'il n'avait coutume de le faire en m'attardant sur plusieurs aspects de sa démarche qui sont devenus monnaie courante aujourd'hui dans la pratique des historiens mais pour lesquels il fit œuvre de pionnier :
 - 6 – son volontarisme archivistique qui conduit l'historien non seulement à construire son objet mais à produire sa documentation ;
 - 7 – son recours au récit autobiographique pour reconstituer l'état d'esprit d'un groupe social, d'une époque ;
 - 8 – son usage et sa critique de la mémoire.

Construire ses données

- 9 Jacques Ozouf fut l'un des premiers historiens du contemporain à ne pas se laisser intimider par la sacralisation des sources archivistiques particulièrement abondantes, il est vrai, pour le passé récent. L'argument de rareté des sources est souvent invoqué par les spécialistes de périodes plus anciennes pour faire oublier l'insuffisance de leur problématique. On dit que telle question est mal connue parce que la bibliographie est pratiquement inexistante et parce que « les sources manquent ». Plus d'une fois, il est vrai, la découverte d'un fonds d'archives ignoré ou l'exploitation d'un type de source auquel les historiens ne s'étaient presque jamais intéressés, a été le point de départ de

tout un mouvement historiographique. Songeons aux registres de l'état civil ancien auxquels ne s'intéressaient que les généalogistes jusqu'à son exploitation systématique grâce à la méthode d'analyse mise au point par Michel Fleury et Louis Henry². Cette méthode a permis un essor sans précédent de la démographie historique de l'Ancien Régime, dans les années soixante et soixante-dix. Songeons également aux baux de dîme qui ont joué un rôle essentiel dans l'étude de la productivité de l'agriculture à l'époque moderne³.

- 10 Mais les spécialistes du contemporain peuvent difficilement invoquer le manque de sources. Faire des archives écrites, et si possible publiques, le seul fondement d'une recherche historique rigoureuse, c'est leur conférer une sorte de rareté. Car non seulement les sources écrites sont surabondantes pour la période contemporaine, mais comme la mémoire vive de certains témoins s'ajoute dans ce cas à la mémoire morte des sources écrites, les historiens doivent y affronter la concurrence des journalistes. Un journaliste déjà connu dans les années soixante qui avait eu l'occasion de s'entretenir avec nombre de ministres et de proches collaborateurs du général De Gaulle, me rapportait une discussion qu'il avait eue avec un historien très réputé de l'Institut des Sciences Politiques sur certains aspects importants de la politique étrangère du général. « Vous vous trompez » lui avait déclaré cet historien pour réfuter son analyse, « Nous avons pu consulter les archives ». L'argument d'autorité du professeur se fondait sur la supériorité intrinsèque des archives publiques. Mais en quoi les télégrammes du Quai d'Orsay ou les comptes rendus d'entretien rédigés par un diplomate délivrent une information plus exacte sur les motivations et les objectifs de la politique étrangère gaulliste que les souvenirs des proches collaborateurs du général qui ont eu l'occasion de recueillir ses propos les plus confidentiels ?
- 11 Or Jacques Ozouf a non seulement privilégié le recours au témoignage des acteurs encore vivants pour son étude des instituteurs de la Belle Époque, mais il en a fait la base de sa documentation ; une documentation qu'il a construite en fonction des objectifs de sa recherche. Cette volonté de rompre avec la sacralisation des archives par l'histoire positiviste s'était déjà manifestée dans l'École des *Annales*. Lucien Febvre parle d'une « histoire expérimentale » pour désigner et célébrer la démarche de François Simiand qui recourt systématiquement à l'analyse statistique⁴. Ernest Labrousse reprend la même expression quelques années plus tard pour caractériser sa méthode dans son *Esquisse du mouvement des prix et des revenus au XVIII^e siècle*⁵. Reconfigurer l'information archivistique en fonction de la question posée, c'est souligner l'artificialité de l'opération historique. Il faut renoncer à l'idée que les sources, par leur médiation magique, nous mettent directement en contact avec le passé. Nous ne le faisons pas revivre comme une belle au bois dormant qui attendrait dans son dépôt d'archives qu'un historien vienne la réveiller. Nous interrogeons les traces laissées par le passé dans des documents conservés ou dans la mémoire de ceux qui l'ont vécu avec notre imagination et avec les préoccupations de notre époque, pour tirer de cet éclairage réciproque du passé et du présent une connaissance plus assurée des régularités et des transformations successives qui caractérisent tel ou tel fragment de l'humanité : une famille, un village, un ensemble social, une nation ou la réalité planétaire.
- 12 La construction des données telle que la concevaient ces historiens des années trente soucieux de donner à l'histoire une stature scientifique, s'inspire du modèle des sciences expérimentales. Il s'agit de construire sa base documentaire en fonction des questions qu'on veut lui poser, comme le physicien ou le chimiste ajuste les conditions de

l'expérience à l'hypothèse qu'il veut vérifier. Pour l'histoire des fluctuations économiques par exemple, il s'agit d'homogénéiser l'information donnée par les documents archivistiques (qui se réfèrent à différentes monnaies et différentes unités de mesure) pour les rendre comparables et mesurables, mais aussi, en tenant compte de l'inflation pour les prix et de l'évolution du pouvoir d'achat pour les salaires, de convertir leur valeur nominative en valeur réelle. Il s'agit également de mettre en série ces indices économiques pour reconstituer leur mouvement, dégager leurs tendances longues au lieu de se limiter à la réalité ponctuelle d'une valeur indiquée par un document.

- 13 François Simiand qualifiait de « météorologues de jardinier » les historiens qui considèrent les prix mentionnés par les sources comme des faits qu'il faut collecter pour leur conserver leur signification locale et ne pas les détacher du contexte monétaire de l'époque. L'économie est une réalité systémique. Pour comprendre son mouvement et dégager les tendances permettant de reconstituer le processus du changement, il faut se donner un cadre spatio-temporel suffisamment large. L'idée de mise en série ne correspond pas, chez les historiens, au simple fantasme de la blouse blanche, comme on l'a dit parfois, au désir mimétique d'utiliser le langage mathématique pour se donner les apparences de la science. Elle répond au souci d'atteindre au de-là des réalités ponctuelles ou des témoignages individuels, les structures profondes qui expliquent les mouvements d'ensemble, seuls porteurs d'historicité.

L'anachronisme méthodologique

- 14 L'histoire expérimentale préconisée par les fondateurs des *Annales*, telle qu'ils la retrouvaient dans les travaux de Simiand et de Labrousse, impose à la fois de soumettre les traces du passé aux interrogations de notre époque et de traduire ces traces dans nos propres catégories d'analyse pour construire un modèle d'explication du mouvement de l'Histoire en utilisant les moyens conceptuels de notre temps. Elle propose une sorte d'anachronisme méthodologique permettant de désenchanter notre rapport au passé pour éviter l'anachronisme involontaire ; celui qui nous menace quand nous croyons entrer directement en contact avec le passé en projetant inconsciemment nos propres catégories de jugement sur les témoignages qu'il nous a laissés. Cet anachronisme voulu produit un effet de distance. Au lieu de conforter notre penchant naturel à vouloir nous rapprocher du passé, à nous le rendre familier, il en souligne l'étrangeté. Il révèle un écart.
- 15 Pour donner sens à cet écart, il faut dépasser l'histoire sérielle. C'est le rôle que les fondateurs des *Annales* assignent à l'histoire des mentalités ; un rôle central qu'ils soulignent dès le premier numéro de la revue et qu'ils ne restreignent nullement à l'étude de la vie religieuse ou intellectuelle. La prise en compte des mentalités, ce que Bloch et Febvre appellent « l'esprit des *Annales* », est constamment présente dans ce qui constitue le cœur des préoccupations de la revue durant ses dix premières années : l'histoire économique et sociale. Tout en exprimant son admiration pour la méthode et l'œuvre de François Simiand, Marc Bloch reprochait au sociologue durkheimien d'avoir construit un modèle d'explication du mouvement cyclique des prix et des salaires trop mécaniste en attribuant le rôle de *primum movens* aux mécanismes monétaires⁶. Seule la mise en exploitation de nouveaux gisements de métaux précieux en augmentant la masse monétaire qui provoque elle-même la hausse des prix est capable, selon lui, de relancer la machine économique. François Simiand sous-estime, aux yeux de Marc Bloch, le poids des

mentalités, alors qu'il affirme par ailleurs le caractère essentiellement fiduciaire (c'est-à-dire psychologique) de la monnaie.

- 16 Les réserves de Marc Bloch étaient prémonitoires. Elles s'inquiétaient moins du mode de raisonnement de François Simiand que du schématisme auquel s'exposeraient ceux qui voudraient l'imiter. Car Simiand est sociologue. Il sait distinguer le jeu des mécanismes économiques de la perception qu'en ont les acteurs et des réactions qu'elle leur inspire. Mais il considère le comportement des acteurs comme de simples traits d'inadéquation à la réalité des mécanismes économiques. L'œuvre d'Ernest Labrousse et l'influence considérable qu'il a eue sur la génération d'historiens formés dans les années cinquante, justifient rétrospectivement les craintes de Marc Bloch. Labrousse raisonne en historien. Son *Esquisse du mouvement des prix et des revenus au XVIII^e siècle* comme sa *Crise de l'Ancien Régime* se veulent des contributions à la question inépuisable des causes de la Révolution.
- 17 Les crises frumentaires révèlent les structures profondes de l'Ancien Régime en creusant les écarts sociaux et en faisant émerger les contradictions masquées en temps normal ; celles qui font évoluer en sens inverse les revenus des rentiers de la terre et des paysans producteurs acquittant des fermages à taux fixe ; celles qui opposent les producteurs aux consommateurs (qui ne produisent pas ou pas assez les céréales nécessaires à leur subsistance) ; celles qui opposent les privilégiés exemptés de l'impôt aux masses laborieuses sur lesquelles pèse l'essentiel des prélèvements, taille, dîme et autres. La conjonction exceptionnelle de 1788-1789 d'un retournement (l'intercycle) interrompant la tendance haussière des prix et des salaires du « beau XVIII^e siècle » et d'une mauvaise récolte faisant bondir le prix des céréales et du pain (les plus élevés depuis 1709), a provoqué une accumulation sans précédent de frustrations sociales contradictoires qui ouvrait un boulevard à la crise politique.
- 18 En centrant son analyse sur les crises d'Ancien Régime, Labrousse cherchait à comprendre comment (sinon pourquoi) ce système économique et social s'est autodétruit. Mais s'est-il demandé pourquoi il a duré si longtemps ? C'est la question à laquelle ont dû inévitablement faire face les disciples de Labrousse, invités à confirmer les hypothèses du maître en appliquant la même méthode quantitative à un espace socio-économique plus restreint, celui d'une province, d'une intendance ou moins. Soucieux de compenser la restriction de leur espace d'observation par une plus grande profondeur chronologique pour mieux saisir les phénomènes de longue durée, ils se sont enfoncés dans l'Ancien Régime en tournant le dos à la Révolution.
- 19 Au lieu d'observer l'entropie implacable des crises frumentaires à répétition et des contradictions sociales qui ont conduit l'Ancien Régime à sa perte, ils ont découvert des formes d'autorégulation par la fécondité familiale ou par les poussées de mortalité issues directement ou indirectement des crises frumentaires qui ont permis durant trois siècles à ce système socio-économique pré-capitaliste de se nourrir de ses contradictions. Pierre Goubert pour le Beauvaisis⁷ et René Baehrel⁸ pour la Basse Provence ont mis en évidence le rôle de régulateur démographique du groupe domestique sous l'Ancien Régime. Emmanuel Le Roy Ladurie⁹ a montré la croissance fiscale de l'État qui alourdit ses prélèvements sur une agriculture languedocienne sans croissance mais aussi son rôle de catalyseur culturel dans la diffusion de l'imprimé qui procure un langage religieux aux affrontements sociaux. Jean-Claude Perrot a décrit, à propos de Caen, l'essor d'une société et d'une culture urbaines qui puisent leurs ressources financières et démographiques dans les campagnes environnantes sans effet de retour¹⁰.

- 20 Ceux qui choisissaient d'appliquer sa méthode d'analyse sérielle à la période contemporaine, Labrousse proposait tout bonnement le cadre d'un département. Or dans la plupart des cas, ce ne sont pas les bouleversements socio-économiques issus de la Révolution qui sont apparus comme les principaux vecteurs de modernisation mais des facteurs culturels, variables d'un département à l'autre. En s'appuyant sur la méthode d'analyse sérielle et sur l'étude des structures économiques et sociales préconisées par l'auteur de *L'esquisse* [...], chacun de ses disciples a découvert des formes de changement inattendues qui l'ont contraint à s'écarter du modèle d'interprétation proposé par le maître. Paul Bois a retrouvé dans la fracture provoquée par la Constitution civile du clergé et sa survivance idéologique, les racines du partage politique, religieux, démographique et social de la Sarthe des XIX^e et XX^e siècles¹¹. Maurice Agulhon a souligné l'étonnant contraste entre les faibles effets de la Révolution sur les structures économiques des campagnes du Var et ses effets culturels spectaculaires¹². En s'appropriant les catégories et les institutions nouvelles de la vie politique nationale, la culture villageoise s'est à la fois préservée et transformée. La politisation des campagnes a été le principal vecteur de leur modernisation.
- 21 Ce n'est pas le poids des particularismes régionaux qui a empêché ces historiens de confirmer dans un cadre géographique plus réduit les hypothèses et la narration labroussiennes. Mais le changement d'échelle, en dilatant la réalité observée, a fait apparaître une multitude de paramètres qui augmentaient la complexité des processus historiques. Chacun a construit à partir d'une série d'interactions que le cadre régional choisi rendait particulièrement visibles, un modèle original applicable à d'autres régions. Les nouveaux récits n'annulaient pas le modèle labroussien. Ils le compliquaient donc ils l'enrichissaient. Ces transgressions successives qui concernaient en majorité des morceaux de l'hexagone, n'ont pas simplement servi à corriger notre vision de l'histoire de France. Elles ont enrichi la pensée historique et notre compréhension des sociétés humaines. Théoricien quelque peu dogmatique, mais historien inventif et généreux, Ernest Labrousse a su encourager, dans la plupart des cas, ces dépassements de sa propre pensée au lieu de s'en inquiéter.

Ordres et classes ; un débat politico-historique des années soixante

- 22 Jacques Ozouf comme Michèle Perrot et quelques autres dont les sujets de thèse échappaient à la départementalisation de l'histoire économique et sociale de la France contemporaine voulue par leur professeur, n'ont pas été directement confrontés à ce devoir d'hérésie. Ils adoptaient en revanche sans réserve les choix méthodologiques de Labrousse qui faisaient débat en Sorbonne. C'est ce débat qu'il nous faut évoquer si nous voulons retrouver le climat intellectuel de l'époque. L'impossibilité à se tenir au schéma d'explication labroussien n'est apparue que progressivement, à mesure que paraissaient les thèses dirigées par l'auteur de *L'esquisse* [...]. Elles dessinent rétrospectivement le tournant des années soixante-dix et la réorientation de l'histoire sociale vers une lecture plus anthropologique du changement.
- 23 Au début des années soixante, les élèves de Labrousse offraient un front uni face aux critiques que lui adressait son collègue en Sorbonne, Roland Mousnier. Spécialiste des institutions et du personnel politiques de la monarchie aux XVI^e et XVII^e siècles, il

reprochait à Ernest Labrousse de commettre un anachronisme en appliquant aux sources notariales d'Ancien Régime pour une étude quantitative des structures sociales, la grille des catégories socio-professionnelles (CSP) établies par l'INSEE pour l'analyse de la France actuelle. Ces catégories ne s'appliquent selon lui qu'aux sociétés de classes issues de la Révolution, dominées par une conception horizontale des rapports sociaux où des groupes aux intérêts opposés s'affrontent sur le partage de la richesse produite. La France d'Ancien Régime est au contraire une société d'ordres, réglée par une vision verticale des positions sociales où chacun reconnaît son rang sur l'échelle hiérarchique des statuts et des dignités. D'un côté une société holiste où chacun a le sentiment de contribuer à sa place au fonctionnement de la société conçue comme un tout. De l'autre une société ouverte, atomisée, soumise aux rivalités de classes.

- 24 La polémique se développait aussi par élèves interposés. René Pillorget publiait dans la Revue d'histoire moderne et contemporaine un article exposant la position mousniériste. François Furet répondait dans les *Annales ESC* par une défense de la méthode labrousienne, seule capable d'atteindre la réalité structurelle des différences et des antagonismes de classes. Étudiant à l'époque, j'ai suivi la dernière année d'enseignement de Labrousse. J'adhérais sans réserve à ses positions théoriques et méthodologiques. Mon adhésion, comme celle des thésards de Labrousse, n'obéissait pas à des motifs purement historiographiques. La Sorbonne connaissait alors une intense politisation et le débat sur « ordres et classes » se déroulait sur fond de guerre d'Algérie. Roland Mousnier, signataire de l'appel du « Colloque de Vincennes » où s'étaient retrouvés les universitaires défenseurs de l'Algérie française, attirait les jeunes historiens de droite hostiles au marxisme et par extension à l'école des *Annales*. Ernest Labrousse, socialiste de gauche qui avait été directeur de cabinet de Léon Blum lors de son retour au pouvoir comme président du Conseil après la Seconde Guerre mondiale, avait signé divers appels contre la guerre d'Algérie. Il avait surtout guidé toute une génération d'étudiants venus du marxisme et souvent du communisme vers l'École des *Annales* en leur donnant l'impression que son approche quantitative des faits économiques et sociaux était le meilleur moyen de marier la capacité critique de l'analyse marxiste avec les exigences de rigueur et d'érudition de l'histoire savante.
- 25 Je ne suis pas certain que je rejetterais aujourd'hui avec la même vigueur les objections de Mousnier à la manière dont Labrousse abordait la société d'Ancien Régime. Pour ce dernier comme pour Simiand, l'idée que les acteurs se font de leur place dans la société et de leurs intérêts, les rend incapables d'appréhender la réalité des rapports sociaux et des mécanismes économiques. Leurs erreurs de jugement doivent être prises en compte pour comprendre leurs réactions et les effets de celles-ci sur le déroulement des crises. Mais ce sont les mécanismes économiques et les contradictions objectives du système social qui expliquent, en dernier ressort, le mouvement de l'Histoire. L'opération historique consiste à prendre en compte la pratique des acteurs avec sa subjectivité, pour la dépasser et rétablir la rationalité de *l'homo economicus*.
- 26 Les historiens de l'Ancien Régime ne considèrent plus aujourd'hui ces erreurs de jugement comme des scories qu'il faut éliminer pour construire un modèle d'explication rigoureux. Ils y voient l'expression des catégories par lesquelles les hommes de ce temps percevaient leur rôle social. Et ces catégories instituent la société. Comme Bloch et Febvre, les nouvelles générations d'historiens considèrent qu'on ne peut espérer entrer en contact avec les acteurs du passé si l'on ne fait pas l'effort préalable de pénétrer leur univers mental. En s'éloignant de Labrousse, ces historiens retrouvent les préoccupations

initiales de l'École des *Annales* plus qu'ils ne se rallient aux thèses de Mousnier. Quand l'historien du Conseil du Roi suggère de s'appuyer sur Charles Loyseau ou Etienne Boileau pour décrire les structures sociales de l'Ancien Régime, il ne fait que transférer au discours des pouvoirs établis de l'époque la capacité d'objectivation des réalités sociales que Labrousse attribuait à l'INSEE. Car à force de confondre le discours du pouvoir en place avec la réalité de la société d'Ancien Régime, Mousnier retombe dans les ornières de la vieille histoire institutionnelle qui idolâtre l'État. Par la contrainte qu'elle exerce, par sa capacité à transcender les rivalités et les préjugés des groupes sociaux, la monarchie absolutiste constitue pour lui le seul vecteur de rationalité et de modernisation.

- 27 Très peu d'historiens, tel Emmanuel Le Roy Ladurie naguère dans *Le Carnaval de Romans* ou Jean Nicolas plus récemment dans *La rébellion française*, ont su articuler les caractères originaux des mentalités de l'Ancien Régime aux caractères structuraux des affrontements sociaux¹³. La plupart ont bifurqué prudemment vers l'histoire culturelle avec la conviction que la seule histoire possible est une histoire des représentations. Quelques uns ont mis en avant le caractère expérimental de l'opération historique et son constructivisme que Jean-Yves Grenier et Bernard Lepetit, dans un article mémorable, ont reproché à Ernest Labrousse de ne pas avoir assumé jusqu'au bout¹⁴. Après avoir élaboré une méthode d'analyse quantitative regroupant les faits récurrents en séries comparables pour construire, à partir de leurs corrélations, un modèle de compréhension des changements, l'auteur de *L'Esquisse [...]* finit par considérer les facteurs déterminants retenus pour construire son modèle comme le déterminant de la réalité. Ce n'est plus un modèle d'interprétation qu'il propose mais un modèle d'explication déterministe.
- 28 On pourra s'étonner que je m'attarde, pour caractériser l'œuvre de Jacques Ozouf, sur ce débat entre modernistes qui ne le concernait guère puisqu'il portait sur la nature de la société d'Ancien Régime. Les disciples de Labrousse qui se sont voués à l'histoire sociale de la France contemporaine pouvaient considérer que la Révolution ayant fait basculer la France dans une société de classes, les catégories de classement élaborées par l'INSEE pour analyser la société actuelle s'appliquaient sans difficulté aux sources dont ils disposaient. Plus le cadre chronologique qu'ils avaient choisi les rapprochait du temps présent, moins ils devaient se sentir tenus de supposer une distance entre les catégories qu'ils utilisaient pour penser la population étudiée et la réalité psychologique ou sociale de cette population.
- 29 C'était le cas pour le groupe social que Jacques Ozouf avait choisi d'étudier : l'état d'esprit des instituteurs et institutrices qui avaient commencé leur carrière à la veille de la Première Guerre mondiale appartenait d'autant moins à un passé révolu qu'une partie d'entre eux vivaient encore au moment où il entreprenait son travail de thèse. De cette proximité Jacques Ozouf a fait un obstacle à surmonter mais aussi un levier. Au lieu de s'en tenir aux sources disponibles, les archives de l'Éducation nationale, les correspondances ou les témoignages laissés par les enseignants qui ont écrit leurs souvenirs, il a décidé d'adresser un questionnaire aux 20.000 instituteurs et institutrices du début du XX^e siècle encore vivants au moment où il lançait son enquête. En produisant lui-même sa base documentaire pour se mettre dans les conditions d'une histoire expérimentale, il retient de la méthode de Labrousse ce qu'elle a eu de plus fécond et d'innovant pour la pensée historique. Comme dans le protocole d'une expérience, sa documentation est dimensionnée aux questions que se pose l'historien ; celles précisément qui organisent le questionnaire adressé aux 20.000 instituteurs et institutrices retraités.

Le pacte autobiographique

- 30 Le questionnaire mis au point par Jacques Ozouf était conçu pour collecter des témoignages sur l'expérience des interrogés, c'est-à-dire sur des pans entiers du paysage social dont ils avaient fait partie qui échappent aux statistiques et aux fiches administratives. Mais il devait surtout recueillir des opinions ; et des opinions largement retravaillées par la mémoire. Aux yeux des historiens positivistes, on ne pouvait imaginer alliage plus suspect, mais non pour le courant des *Annales*. « Nous ne communiquons avec le passé que par des faits psychologiques » affirme Marc Bloch dans son *Apologie pour l'Histoire*¹⁵. Il y a dans cette conception de la connaissance historique quelque chose d'analogue à la théorie kantienne de la perception. Pour Kant, la conscience n'entre jamais directement en contact avec la réalité étendue. Pour l'appréhender, elle doit faire passer les sensations par le filtre analytique de l'entendement. On peut dire de la même manière que l'historien n'entre jamais en contact avec la matérialité du passé, même lorsqu'il l'aborde pas ses traces les plus matérielles, comme des fragments de céramique ou des vestiges polliniques d'anciennes mises en culture. Ces traces ne sont pas des morceaux du passé, mais des supports de signification où les hommes ont inscrit leurs arrangements.
- 31 Jacques Ozouf a pris en compte les antinomies de la perception du passé dans ses choix méthodologiques. En abordant le monde des instituteurs du début du XX^e siècle par son univers mental, il suit la voie royale désignée par Bloch et Febvre. Mais il y ajoute une dimension particulière : la confrontation du passé et du présent ne s'est pas imposée à lui comme un simple enjeu de l'opération historique. Elle était consubstantielle aux données qu'il avait privilégiées. Les opinions qu'il a choisi de collecter parlent à la fois du passé et du présent. Elles émergent du présent comme celles que recueille le sociologue ou l'ethnologue. Mais elles portent sur une expérience passée que l'historien est le mieux préparé à replacer dans son contexte.
- 32 C'est pourquoi Jacques Ozouf a été l'un des premiers à s'ouvrir aux nouvelles méthodes et problématiques des sciences sociales comme celles de la sociométrie de l'opinion, de la sociolinguistique, de l'analyse de contenu que la plupart des historiens du contemporain préféreraient ignorer. Suivre le mot d'ordre des *Annales* d'ouverture aux sciences sociales est d'autant plus aisé pour l'historien que son domaine de spécialité est plus éloigné du temps présent. C'est ce qui explique que les idées de Febvre et de Bloch aient été toujours mieux reçues par les médiévistes et les modernistes que par les historiens du contemporain. J'avais été intéressé par la démarche de Jacques Ozouf parce qu'au moment où il dépouillait le questionnaire qu'il avait adressé aux instituteurs survivants de la génération de la Première Guerre mondiale, je tentais, dans le cadre d'une enquête sur la diffusion des Lumières dirigée par François Furet, de traiter les Cahiers de doléances de 1789 comme un sondage d'opinion grandeur nature sur la France de Louis XVI. J'avais appliqué aux cahiers du baillage de Reims quelques techniques de lexicologie sociométrique et quelques suggestions de la sémiologie barthienne (exposée dans ses « *Éléments de sémiologie* »)¹⁶.
- 33 Appliquer à des populations disparues des techniques d'analyse du discours conçues pour l'étude de populations vivantes, c'est se priver des procédures de vérification et de *feed back* qui assurent la validité de ces techniques. C'est pourquoi il y a toujours quelque chose d'approximatif dans l'usage que les historiens des périodes anciennes font des

méthodes des sciences sociales. Ce risque est moindre pour les historiens du passé récent (improprement appelés historiens du présent) qui peuvent solliciter les souvenirs des survivants. Or ce sont les historiens les plus réfractaires à l'apport des sciences sociales. La crainte de l'approximation semble peser moins lourd dans leur refus que celle d'une concurrence intellectuelle. Sollicités par l'abondance des sources institutionnelles ou politiques et par le poids référentiel du passé récent sur les débats politiques du présent, ils sont poussés à privilégier l'étude des acteurs et des événements de la vie politique aux dépens de l'exploration des mentalités collectives et des structures profondes de la société.

- 34 Dans les années soixante-dix, au moment où l'École des *Annales* rebaptisée « Nouvelle Histoire » rencontrait un succès inédit dans le grand public, Emmanuel Le Roy Ladurie affirmait que c'est dans les travaux de Bourdieu et Passeron, de Touraine, de Morin et des autres figures marquantes de la scène sociologique que se fait l'histoire du XX^e siècle. La remarque était provocante et donc partiellement inexacte. Car la perspective synchronique choisie par les sociologues et leur souci de dégager un modèle d'interprétation général, effaçaient les traits de singularité de la période considérée et surtout la singularité des changements qui affectaient la société française. En ajoutant à sa pratique d'historien les techniques d'analyse des sciences sociales, comme celles des sondages d'opinion introduites en France principalement par Jean Stoetzel, Jacques Ozouf a procuré à ses approches la dimension diachronique qui souvent leur manquait. Sa collaboration au *Nouvel Observateur* où il commentait fréquemment les sondages politiques et les résultats électoraux, prolongeait directement son travail d'historien. Dans les deux cas, il a été un passeur. Il a été un acteur décisif du dialogue entre l'histoire et les sciences sociales là où ce dialogue avait le plus de mal à s'établir.
- 35 Jacques Ozouf avait conçu un questionnaire assez précis et développé qui abordait les conditions de vie, les pratiques d'enseignement et surtout l'état d'esprit des interrogés dans les premières années de leur carrière. Il escomptait des réponses brèves, faciles à regrouper et à quantifier à la manière des réponses aux sondages d'opinion. Il a reçu de longs récits, parfois de véritables autobiographies. Il a fait mine de s'en étonner. Mais il connaissait suffisamment le milieu pour prévoir un tel débordement. Les instituteurs et les institutrices de la Belle Époque savaient et aimaient écrire. Retraités, ils avaient des loisirs. Ils ont fouillé dans leurs papiers et dans leur mémoire. S'écartant de la posture passive d'interrogés, ils se sont improvisés auxiliaires de recherche.
- 36 Jacques Ozouf s'était sans doute préparé à l'idée qu'il allait devoir modifier sa stratégie de recherche et surtout ses méthodes d'analyse pour absorber la richesse multiforme des dossiers souvent volumineux qu'il a reçus en guise de réponses. Les extraits qu'il en a tirés pour composer *Nous les maîtres d'école* attestent son souci de conserver leurs ressources informatives sans évacuer la volonté, souvent exprimée par ceux qui ont répondu à son questionnaire, de parler de soi, de réfléchir à la singularité de son itinéraire de vie et de se replacer dans une histoire collective. Ses commentaires d'historien font entrevoir en sous-œuvre une réflexion sur la dimension autobiographique et mémorielle du témoignage qui le conduit bien au de-là des exigences de l'analyse psycho-sociométrique.
- 37 Le récit de vie reconstitué par entretiens était déjà une technique éprouvée en ethnologie. Le succès que venait de rencontrer en France la traduction des *Enfants de Sanchez* d'Oscar Lewis donnait l'impression qu'un nouveau genre littéraire prenait forme dans lequel le romanesque du réel proposé par les sciences sociales allait remplacer le

romanesque de fiction¹⁷. Les sociologues de l'école de Chicago avaient largement utilisé, dès les années 1930, le récit autobiographique, en particulier pour l'étude de l'immigration polonaise. En Pologne même, des concours étaient organisés dans la presse pour publier et récompenser les meilleurs récits d'émigrants invités à rédiger leur odyssee personnelle. Mais ces techniques étaient encore peu répandues dans les sciences sociales en France.

- 38 La structure narrative du récit autobiographique n'avait pas encore fait l'objet d'une analyse appropriée. Les travaux de Philippe Lejeune sur la question et son très utile concept de « pacte autobiographique » qui allait faire fortune dans les sciences humaines n'ont commencé à être connus, en dehors du milieu des spécialistes des études littéraires, qu'avec la parution en 1971 de *L'autobiographie en France*¹⁸. Or l'idée que le travail d'anamnèse à partir duquel on construit le récit de sa propre vie est toujours sélectif, est déjà présente dans la façon dont Jacques Ozouf aborde les récits de vie envoyés par certains instituteurs retraités en guise de réponses à son questionnaire. Le caractère sélectif du souvenir est imputable, selon lui, non seulement aux incertitudes de la mémoire ou à son pouvoir de censure mais au souci apologétique de l'autobiographe qui choisit dans son passé ce qui est conforme à l'image qu'il se fait de lui-même. Si l'objectif de Jacques Ozouf avait été de reconstituer une suite d'événements ou d'établir « ce qui s'est exactement passé », la sélection opérée par la mémoire autobiographique n'aurait été pour sa recherche qu'un obstacle à la vérité. Elle n'aurait fait que confirmer le manque de fiabilité dont l'histoire savante suspecte traditionnellement le témoignage.
- 39 Son propos est tout autre. Il s'agit de retrouver l'état d'esprit des jeunes instituteurs et institutrices à la veille de la Première Guerre mondiale ; d'identifier les valeurs que ces éducateurs fraîchement sortis de l'École normale étaient censés transmettre, celles, parfois différentes, qui alimentaient leurs convictions et leurs préférences politiques, mais aussi l'idée qu'ils se faisaient de leur place dans la société. Il n'y a aucune raison de penser que leur état d'esprit a traversé leur longue carrière, l'expérience de deux guerres mondiales et de bouleversements considérables de la société française, sans subir la moindre altération. Ces altérations colorent leurs souvenirs. L'une des caractéristiques de la remémoration autobiographique est cependant que les premières étapes de la vie (de l'enfance à l'entrée dans la vie adulte) y sont en général dilatées. L'explication est peut-être neurophysiologique : les souvenirs les plus anciens d'un individu, sont en général ceux qui se sont le mieux imprimés dans son cerveau. Mais il y a aussi dans la visée autobiographique la tentation d'accorder à l'enfance et à la jeunesse une valeur fondatrice pour l'image que l'on veut donner de soi-même.

L'alchimie de la mémoire

- 40 Les souvenirs de jeunesse ont beau être plus tenaces que ceux des phases postérieures de la vie, ils ne sont pas moins exposés que les autres aux remaniements de la mémoire. Ayant choisi de s'appuyer avant tout pour sa recherche sur les souvenirs d'un corpus d'instituteurs retraités, Jacques Ozouf ne pouvait méconnaître l'instabilité et la créativité permanente de la mémoire. Comme Pierre Nora le sera une quinzaine d'années plus tard pour l'entreprise des *Lieux de mémoire*, il a été un bon lecteur de Maurice Halbwachs, ce collaborateur important des *Annales* jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale dont l'œuvre curieusement avait ensuite peu marqué les historiens, y compris ceux qui se réclamaient de l'héritage de Marc Bloch et de Lucien Febvre. Mais alors que Pierre Nora s'est surtout

inspiré de l'essai d'Halbwachs sur *La mémoire collective*, c'est aux *Cadres sociaux de la mémoire* que Jacques Ozouf doit une partie de sa réflexion ; à l'idée que la mémoire individuelle, même dans ce qu'elle a de plus personnel et de plus intime, a besoin pour convoquer un souvenir, de repères spatio-temporels extérieurs à l'individu¹⁹.

- 41 Notre mémoire est sociale. Elle a besoin des autres pour s'exercer ou plutôt de ce qui nous relie aux autres. C'est le cas pour la mémoire collective qui a besoin de rattacher ses énoncés, même les plus abstraits, à un lieu ou à une date qui deviennent l'objet d'une célébration régulière. Mais c'est tout aussi vrai pour nos souvenirs personnels qui ont besoin de cette matérialisation virtuelle pour se manifester. La dépendance à l'égard de notre environnement social ne se limite pas au moment où le souvenir s'imprime dans notre mémoire. Elle se réactive à chaque fois que nous évoquons ce souvenir. Les rapports que nous entretenons avec notre environnement social au moment où nous évoquons un souvenir pèsent autant sur la tonalité de l'évocation que ce qu'ils étaient au moment où ce souvenir s'est inscrit dans notre mémoire. Notre mémoire déchiffre nos souvenirs d'hier avec nos idées d'aujourd'hui.
- 42 Jacques Ozouf était conscient de cette contradiction au moment où il entreprenait l'analyse des réponses et parfois des véritables récits de vie qu'il a reçus. Les commentaires qui les encadrent dans *Nous les maîtres d'école* proposent une démarche critique capable d'en tenir compte. Quand ces retraités doivent dire comment ils évaluent leur rôle social, c'est l'état d'esprit des enseignants des années 1960 qui s'exprime à travers eux autant que celui des années 1900. Ils se sont laissés gagner par leur impression toute subjective de déclassement, leur désenchantement (car non confirmée par l'évolution de leur salaires et par la façon dont ils sont perçus par les autres). Quand ils évoquent les convictions politiques avec lesquelles ils sont entrés dans la Première Guerre mondiale, ils sont à la fois pacifistes et patriotes, comme ils pouvaient l'être en effet en 1914, mais comme ils le sont devenus aussi après toutes les autres guerres (y compris la guerre d'Algérie) qu'ils ont traversées.
- 43 La tension entre passé et présent qui traversait la mémoire de ses enseignants retraités n'était pas d'une nature radicalement différente de celle qui constitue le raisonnement de l'historien. Conscient de cette homologie, Jacques Ozouf a mis au point une stratégie de lecture de ce discours de la mémoire à deux niveaux. Celui de l'anamnèse qui fait resurgir des détails ou des situations refoulées par la mémoire entretenue : par exemple à propos de la réalité de leur position sociale de jeune instituteur (leur précarité matérielle ; leur dépendance à l'égard des autorités ; leur rang incertain entre les classes populaires et la « bonne société » locale, etc.). Le niveau de l'actualisation qui réinterprète leur passé en fonction de leur situation présente.
- 44 Huit ans après la parution de *Nous les maîtres d'école*, Jacques Ozouf avait accepté de diriger avec Joseph Goy et moi, dans le cadre du Centre de Recherches Historiques, une enquête collective, « Les archives orales du XX^e siècle ». L'enquête se proposait de collecter à partir d'entretiens, un certain nombre d'histoires de vie issues de différents milieux sociaux, mais principalement du milieu des artisans ruraux et des ouvriers de grande industrie. Elle devait s'adresser à des hommes et des femmes qui étaient entrés dans la vie active avant la Deuxième Guerre mondiale. Outre un travail de production d'archives l'enquête se proposait de répertorier et d'analyser les formes et les représentations du changement telles qu'elles étaient perçues et désignées par les acteurs eux-mêmes. Nous avons décidé d'assurer à trois un séminaire collectif pour passer en revue la littérature, avant tout ethnologique ou sociologique, sur la question et animer le déroulement de

l'enquête. Le projet et le séminaire ont rencontré immédiatement un succès que nous n'attendions pas.

- 45 En huit ans le paysage intellectuel des sciences sociales avait changé. Le recours au questionnaire ou à l'entretien auprès des acteurs survivants qui était rarissime chez les historiens du passé récent au moment où Jacques Ozouf avait adressé son questionnaire à 20.000 instituteurs retraités, était devenu une technique à la mode. La mémoire et plus encore la mémoire autobiographique étaient perçues comme des impasses ou des fausses routes de la critique historique au moment où il recevait de ses instituteurs retraités de longs récits de vies en guise de réponses. Elles sont devenues dans les années 1970 les nouvelles coqueluches des historiens. En prêtant attention à ces axes méthodologiques apparus dans les sciences sociales à un moment où les historiens du contemporain avaient l'esprit ailleurs, Jacques Ozouf avait su devancer le mouvement. Mais il avait été plus qu'un devancier. Ayant abordé ces terres nouvelles de la recherche avant le grand basculement de la pensée historique dont ce soudain engouement était le signe, il nous procurait par son expérience un précieux antidote pour résister à la sacralisation de la mémoire qui impose une relation émotionnelle et imaginaire avec un passé face auquel on ne peut plus être que coupable ou victime.

NOTES

1. Jacques Ozouf, « *Nous les maîtres d'école* ». *Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Julliard-Archives, 1967.
2. Michel Fleury et Louis Henry, *Manuel de dépouillement et d'exploitation de l'état civil ancien*, Paris, PUF, Cahiers de l'INED, 1956.
3. Voir Joseph Goy et Emmanuel Le Roy Ladurie, *Les fluctuations du produit de la dîme*, Paris-La Haye, Mouton, 1972.
4. Lucien Febvre, « Le cours d'économie politique de François Simiand », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1929.
5. Charles-Ernest Labrousse, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*, Paris, Dalloz, 1933 (Introduction).
6. Marc Bloch, « Le salaire et les fluctuations économiques à longue période », *Revue historique*, t. 173, 1934, p. 1-31.
7. Pierre Goubert, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730 ; contribution à l'histoire sociale de la France du XVII^e siècle*, Paris, SEVPEN, 1960.
8. René Baehrel, *Une croissance, la basse Provence rurale depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'à la Révolution*, Paris, SEVPEN, 1962.
9. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Les paysans de Languedoc*, Paris, SEVPEN, 1966.
10. Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1975.
11. Paul Bois, *Paysans de l'Ouest ; des structures sociales aux options politiques dans la Sarthe*, Le Mans, Vिलाire, 1960.

12. Maurice Agulhon, *La république au village ; les populations du Var de la Révolution à la II^e République*, Paris, Plon, 1970. Il ne s'agit que de la partie de sa thèse d'État sur le Var au XIX^e siècle consacrée aux campagnes. Le reste de la thèse a fait l'objet de deux autres publications.
 13. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le carnaval de Romans. De la Chandeleur au mercredi des Cendres, 1579-1580*, Paris, Gallimard, 1979 ; Jean Nicolas, *La rébellion française, 1661-1789*, Paris, Le Seuil, 2002.
 14. Jean-Yves Grenier et Bernard Lepetit, « L'expérience historique, à propos de Charles-Ernest Labrousse », *Annales ESC*, n° 6, 1968.
 15. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, (nouvelle édition critique), Paris, Armand Colin, 1993, p. 73.
 16. André Burguière, « Société et culture à Reims à la fin du XVIII^e siècle », *Annales ESC*, n° 3, 1967.
 17. Oscar Lewis, *Les Enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard, 1963 (traduit de l'américain).
 18. Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971 ; id. *Le pacte autobiographique*, Paris, le Seuil, DL (coll. Poétique), 1975.
 19. Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1935 ; id., *La mémoire collective*, Paris, PUF, (réédition), 1950.
-

AUTEUR

ANDRÉ BURGUIÈRE

EHESS/CRH